

L'Âge des révolutions

Nathan Perl-Rosenthal

L'Âge des révolutions

ET LES GÉNÉRATIONS QUI L'ONT FAÇONNÉ

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie-Anne de Bérubé

PASSÉS/COMPOSÉS

Copyright © 2024 by Nathan Perl-Rosenthal.

Édition originale publiée pour la première fois en février 2024 sous le titre *The Age of Revolutions: and the generations who made it* par Basic Books, une marque éditoriale d'Hachette Book Group, Inc.

Cette édition est publiée en accord avec The Jennifer Lyons Literary Agency, États-Unis, en collaboration avec son co-agent dûment désigné, Marotte et compagnie, agence littéraire, France. Tous droits réservés.

Ouvrage publié avec le soutien de University of Southern California.

ISBN : 979-10-404-1186-4

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2026, octobre

© Passés composés / Terre Neuve Éditeurs, 2026

5, allée de la 2^e DB, 75015 Paris

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris) l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Sommaire

Introduction.....	9
-------------------	---

PARTIE I LE POIDS DE L'ANCIEN RÉGIME

Chapitre 1. Un monde de hiérarchies.....	29
Chapitre 2. La première crise impériale.....	43
Chapitre 3. La Révolution américaine.....	61
Chapitre 4. Les révolutions dans les Andes.....	79

PARTIE II DES RÉVOLUTIONS, ET LEURS LIMITES

Chapitre 5. Rumeurs de guerre.....	103
Chapitre 6. Les révolutions venues d'en haut.....	117
Chapitre 7. La révolution commence à Paris.....	137
Chapitre 8. La politique des foules et des clubs.....	159
Chapitre 9. L'assaut contre l'esclavage.....	177

PARTIE III MOUVEMENTS DE MASSE, CULTURES DE MASSE

Chapitre 10. Ruines et reconstruction.....	199
Chapitre 11. Les limites du républicanisme.....	213
Chapitre 12. L'émergence d'un nouvel ordre social.....	239
Chapitre 13. L'État haïtien.....	255
Chapitre 14. Une transformation culturelle.....	271

L'Âge des révolutions

PARTIE IV RÉVOLUTIONS, ACCOMPLISSEMENTS ET ÉCHECS

Chapitre 15. Les mondes créés par Napoléon	287
Chapitre 16. Les tribulations de Louis-Augustin Bosc	313
Chapitre 17. Les révolutions limitées	325
Chapitre 18. Les constitutions promulguées	341
Chapitre 19. La nation en armes	359
Conclusion	375
Notes	381
Abréviations	421
Index	425
Remerciements	429

Introduction

LA VIE DE JOHN ADAMS, ÉMISSAIRE EN FRANCE AVANT DE DEVENIR LE DEUXIÈME PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS, commença dans un monde et se termina dans un autre. Au moment de sa naissance en 1735, la quasi-totalité de l'Europe et une bonne partie du continent américain étaient gouvernées par une poignée de monarchies. Il a grandi dans un monde d'empires construits sur des hiérarchies politiques et sociales qui distinguaient les gouvernants des gouvernés. Mais au moment de son décès en 1826, une série de révolutions des deux côtés de l'Atlantique avait en majeure partie balayé cet ancien régime : les révolutions américaine, française et haïtienne ; les mouvements d'indépendance hispano-américains et une foule de soulèvements de moindre importance. Ces bouleversements ont créé un monde dans lequel les républiques et les droits individuels, mais pas nécessairement l'égalité, étaient en progression. Ils ont été d'une ampleur variée et ont poursuivi des buts différents, mais les contemporains voyaient l'unité parmi leur diversité : aussi Thomas Paine, pamphlétaire et législateur, parlait-il au nom de beaucoup d'entre eux lorsqu'il baptisa la période de « siècle de révolutions » (*age of revolutions*)¹.

Les révolutions de cette époque ont eu leur part de lumière et leur part d'ombre. Elles ont détruit des empires qui avaient relié les deux rives de l'Atlantique et créé des dizaines de nouveaux États, mais elles ont provoqué pour cela une série de guerres destructrices. En France, en Amérique du Nord et dans une grande partie de l'Europe occidentale et centrale, les rois ont été destitués, du moins pour un temps, et remplacés par des régimes républicains. Ces gouvernements, fondés sur la souveraineté du peuple, ont donné au peuple une nouvelle voix en politique mais la plupart ont exclu les femmes et les personnes de couleur de la citoyenneté pleine et entière. Les dirigeants des nouvelles nations ont fréquemment utilisé les élections pour conquérir puis conserver un pouvoir dictatorial. Et si certains révolutionnaires ont remis en question l'institution de l'esclavage, elle a perduré et s'est même renforcée dans beaucoup de juridictions.

Un archipel de documents réparti entre trois continents rend compte de la vie des protagonistes des révolutions. Prenons l'exemple de Louis-Augustin

Bosc, né en France quand John Adams avait vingt-deux ans. Ses journaux et ses lettres, conservés sous les hauts plafonds de deux bibliothèques parisiennes, racontent l'histoire d'une grande amitié avec les meneurs de la Révolution française et d'un combat de plusieurs décennies pour trouver sa voie après que ces derniers avaient été éliminés durant la Terreur. Ou prenons Maria Rivadeneyra, prieure d'un couvent péruvien, issue d'une famille illustre, dont l'histoire est retracée dans de volumineuses liasses des Archives générales des Indes à Séville ainsi que dans de minces dossiers de l'unique salle des archives de Cuzco. En 1780, alors que John Adams parcourait l'Europe en tant qu'émissaire des États-Unis révolutionnaires, mère Maria se demandait s'il fallait soutenir une rébellion massive menée par les Amérindiens. Trois décennies plus tard, son neveu participerait à certains des premiers mouvements de lutte pour l'indépendance de l'Amérique espagnole. Prenons enfin Marie Bunel : tout ce qui a survécu de son existence est un carton de documents commerciaux bien classés, glissé dans un autre dossier d'archives familiales conservé à Philadelphie. Née esclave à Saint-Domingue, alors colonie française, elle devint une commerçante fortunée sous l'ancien régime et une confidente de Toussaint Louverture, le chef de la Révolution haïtienne.

La façon dont ces individus et d'autres révolutionnaires ont transformé le monde politique est le sujet de ce livre, première histoire de l'âge des révolutions à embrasser l'ensemble de la période, des années 1760 aux années 1820, des deux côtés de l'Atlantique. Si aucun récit ne peut prétendre être exhaustif, mon but est de comprendre l'âge des révolutions comme une globalité, à la fois géographique et temporelle. C'est le défi qu'ont déjà relevé, il y a plus de soixante ans, les deux grands historiens de la période, Robert R. Palmer et Eric Hobsbawm. Ils ont démontré que pour comprendre le rôle de la période dans le cadre de processus historiques plus larges, de l'essor de la démocratie à l'émergence du capitalisme, il ne fallait pas prendre en compte qu'une seule révolution, quelle qu'elle soit. Mais leurs travaux, bien que fondateurs, n'ont pas mis un point final à la question. Depuis la publication du second volume de Palmer en 1964, une masse immense de connaissances nouvelles s'est accumulée sur la période révolutionnaire, notamment au sujet des gens ordinaires et de la culture révolutionnaire. De plus, ces deux historiens ont négligé deux régions, les Caraïbes et l'Amérique espagnole, qui ont joué un rôle crucial dans l'évolution de l'ère révolutionnaire. J'emprunte donc la piste qu'ils ont tracée mais qu'ils n'ont pas eux-mêmes parcourue : une histoire qui traverse l'ensemble de ces six décennies, des deux côtés de l'Atlantique, tous groupes sociaux confondus².

Montrer comment les révolutionnaires se sont organisés et mobilisés sur le plan politique constitue le cœur de l'histoire que je raconte. Les révolutions

politiques ont des causes multiples : nouvelles idées, tensions politiques et sociales, existence d'un leadership prêt à prendre les rênes. Mais ce qui déclenche une révolution, au sens le plus immédiat du terme, c'est l'organisation politique et la mobilisation politique. D'une part, les révolutionnaires s'organisent en établissant des liens les uns avec les autres et en créant les moyens, informels ou institutionnels, de travailler ensemble vers des buts communs. D'autre part, ils mobilisent, c'est-à-dire qu'ils rallient à leur cause, un segment significatif de la population, ce qui est essentiel pour qu'interviennent des changements majeurs et durables dans un système politique. Ma thèse est qu'il a fallu deux générations pour qu'émergent des mouvements politiques de masse durables pendant l'âge des révolutions atlantiques. La première génération, qui a dominé les révolutions d'avant 1800, a échoué, dans une large mesure, à créer de tels mouvements ; la seconde, apparue au début du XIX^e siècle, a réussi. Le lent développement de la politique de masse sur deux générations a eu de profondes conséquences : il a influencé chacune des révolutions de cette époque et laissé sa marque sur les cultures et les institutions politiques créées par la période³.

Durant les trois premières décennies de troubles qui agitèrent le monde atlantique, de 1765 à 1799 environ, les patriotes tentèrent d'organiser des mouvements politiques qui combleraient le fossé entre différents groupes, de classe ou de race. Les révolutions de cette époque commencèrent en Amérique du Nord, où les colons britanniques se soulevèrent contre les taxes et les réformes impériales, ainsi qu'au sud, dans l'Amérique espagnole, qui vit s'affronter, les armes à la main, colons, populations autochtones et gouvernement impérial. Des révoltes de moindre ampleur s'ensuivirent au cours des années 1780 dans les Provinces-Unies, dans la Confédération suisse, et en Belgique (à l'époque possession de l'empire Habsbourg). En 1789, le royaume de France fut pris dans une révolution qui, en moins de quatre ans, allait transformer le pays le plus puissant du continent en une république. En 1791, les esclaves de Saint-Domingue, la principale colonie française dans les Caraïbes, entamèrent dix ans de lutte révolutionnaire pour obtenir leur émancipation. Après 1795, les armées françaises déclenchèrent le renversement des gouvernements aux Pays-Bas, en Suisse et dans certains États italiens et allemands. La France elle-même continua d'être secouée par une série de changements politiques brutaux qui culminèrent avec la prise de pouvoir de Napoléon Bonaparte en 1799.

Les acteurs de cette première vague de révolutions avaient hérité de visions du monde façonnées par le fait d'avoir grandi dans le contexte hiérarchique des empires atlantiques du milieu du XVIII^e siècle. Par vision du monde, ou ce que le sociologue Pierre Bourdieu a appelé un « habitus », on entend

une matrice mentale, une série de principes qui permettent à une personne de se mouvoir dans la société. L'habitus de chaque individu, modelé par le type de société dans lequel il grandit, se forme dans l'enfance. Les premières expériences deviennent un modèle de référence, une série d'attentes sur la façon dont le monde fonctionne, qui influencent le comportement de l'individu pendant toute sa vie. Tous les membres de cette première génération de révolutionnaires, des esclaves aux princes, avaient grandi dans un monde dans lequel la condition sociale d'un individu, quasi immuable, était un « fait social » incontournable, une réalité vécue qui informait la société dans laquelle ils vivaient. Leur enfance avait consisté à apprendre à vivre au sein d'une hiérarchie, à savoir comment se tenir, s'exprimer et se comporter de manière à défendre leur position sociale tout en s'emparant des avantages qui pouvaient se présenter. De toute évidence, les structures sociales et la stratification n'étaient pas les mêmes dans les différentes parties du monde atlantique mais il s'agissait de variations de degré, pas de nature. Même dans des régimes à forte tradition égalitariste, la hiérarchie sociale et politique était une réalité⁴.

Les réflexes hiérarchiques de la première génération de révolutionnaires, comme autant de barrières entre groupes raciaux et sociaux, expliquent la difficulté qu'ils eurent à former des mouvements politiques durables. Ce problème apparut dès les crises politiques inaugurant l'ère des révolutions en Amérique du Nord britannique et au Pérou espagnol. Le mouvement patriote nord-américain était divisé entre une aile élitiste et une aile populaire, toutes deux excluant les Afro-Américains et poursuivant des stratégies différentes de résistance contre le gouvernement britannique. Déchiré par ses divisions internes, ce mouvement fut sans cesse au bord de l'effondrement entre 1765 et 1775 et il ne dut la plupart de ses victoires qu'aux erreurs du gouvernement britannique. Après la Déclaration d'indépendance en 1776, la politique aux États-Unis resta très liée au statut social. Des divisions similaires affaiblissaient le mouvement révolutionnaire au Pérou. En 1780, une puissante révolte menée par des Amérindiens fut écrasée par le gouvernement avec l'aide des *criollos* (colons d'origine espagnole nés en Amérique). Il s'ensuivit un long conflit sur la gouvernance locale entre les autorités impériales et les *criollos*, qui se termina par la défaite de ces derniers.

Durant les années 1780 et le début des années 1790, les révolutionnaires européens eurent autant de mal, sinon plus, à unifier des populations qui avaient des visions du monde différentes. En 1787, dans les Provinces-Unies, un mouvement patriote pourtant puissant s'effondra en bonne partie à cause de l'incapacité de ses deux composantes, l'une issue de l'élite et l'autre plus populaire, à s'entendre sur la façon de collaborer. La Révolution française eut,

quant à elle, plus de succès et un plus large impact. Cependant, en son cœur, à Paris, elle fut perpétuellement instable : elle connut une demi-douzaine de régimes politiques différents entre 1789 et 1799 et son leadership subit une succession de purges sanglantes. Cette instabilité avait des causes multiples, mais un élément central de l'histoire était que les élites révolutionnaires et les patriotes issus du peuple concevaient de manière radicalement différente la façon de s'organiser et de choisir leurs chefs. Ce schéma néfaste de division interne se répéta, avec quelques variations, dans les nombreux États clients créés par la France révolutionnaire après 1794 – les « républiques sœurs » telles qu'on les désignait alors.

Saint-Domingue, où éclata en 1791 la première révolution anti-esclavagiste de l'époque moderne, fit l'expérience d'une autre version encore de ce schéma des débuts de la période révolutionnaire. Plus que toute autre région du monde atlantique, l'île était profondément divisée par les structures de domination. Société esclavagiste, elle était dominée par un petit groupe de libres qui maintenait 90 % des habitants en esclavage. Il existait une multitude de gradations subtiles au sein de ces deux catégories, avec des différences majeures entre les planteurs blancs fortunés et le reste de la population blanche, et un nombre non négligeable de libres de couleur qui occupaient une place intermédiaire entre les individus blancs libres et les esclaves. La révolution émergea au sein et autour de ces divisions complexes. La révolte initiale des esclaves avait en effet été précédée d'un soulèvement avorté mené par les libres de couleur. Une fois la révolution lancée, beaucoup de ces groupes définis par la caste et la classe se constituèrent leurs propres armées pour défendre leurs prérogatives. Leurs éventuelles collaborations furent toujours entachées de méfiance.

Avant 1799, l'incapacité des patriotes à maintenir durablement des mobilisations politiques de grande ampleur avait fait chanceler nombre de leurs révolutions. Le gouvernement républicain en France (et dans beaucoup de « républiques sœurs ») était proche de l'effondrement. Les anciens esclaves avaient pris le contrôle de Saint-Domingue mais leur liberté restait menacée. L'Amérique espagnole était retombée sous la coupe de son gouvernement impérial. Et les États-Unis eux-mêmes, dotés d'un gouvernement républicain relativement stable, étaient la proie d'âcres divisions internes et risquaient de se voir entraînés dans des guerres qu'ils ne pourraient pas gagner. L'avenir de la première vague de révolutions apparaissait très incertain. Leurs diverses promesses, dont l'indépendance, le gouvernement républicain, l'autonomie locale et une plus grande égalité sociale, n'étaient fermement établies nulle part.

Cette première vague avait cependant réussi à perturber les structures sociales, économiques et politiques des empires atlantiques du XVIII^e siècle.

Des changements politiques délibérés érodaient certains fondements de l'ancien régime, notamment les monarchies, les privilèges légaux et toute une variété d'institutions gouvernementales aristocratiques. Tout aussi importants étaient les effets indirects du changement politique, en particulier les destructions causées par les guerres révolutionnaires. Elles entraînaient des gens par dizaines de milliers dans un tourbillon de destruction. Des fortunes se firent et se défirent, ce qui injecta une dose significative de mobilité sociale, ascendante et descendante, dans les sociétés atlantiques.

La crise de la fin du XVIII^e siècle fut la matrice dans laquelle grandit et se forma jusqu'à sa maturité la seconde génération de révolutionnaires. Dans la plupart des régions du monde atlantique, les personnes nées après 1760 eurent une expérience directe des bouleversements causés par les révolutions. Napoléon Bonaparte, qui naquit en 1769, en est un bon exemple : son enfance coïncida avec la Révolution américaine, son vingtième anniversaire avec la prise de la Bastille. Le fait de grandir dans un monde en mouvement – un monde chaotique, excitant, effrayant – modela chez ces plus jeunes révolutionnaires des visions du monde très différentes de celles de leurs aînés. Les membres de cette seconde génération tenaient ainsi pour acquis que la condition sociale n'était plus immuable mais qu'elle pouvait changer. (Il existait naturellement des contre-exemples au sein des deux générations, les changements générationnels se déroulant toujours sur un large spectre⁵.)

Entrés dans l'âge adulte vers 1800, les membres de cette génération devinrent les acteurs d'un changement culturel majeur. Les théâtres, salles de bal et autres lieux publics proliférèrent et les membres de différentes castes et classes s'y mêlaient sur un pied de relative égalité. Que ce soit à Washington ou à Cuzco, des *gentlemen* se mirent à fréquenter des personnes de condition plus modeste. Au sein de l'élite, la jeune génération acceptait avec beaucoup plus de facilité que leurs parents une mobilité sociale significative. Ces changements de pratique s'accompagnèrent d'un imaginaire social différent. Dramaturges et artistes visuels trouvaient des publics avides de récits de mobilité se déroulant dans et entre castes et classes. Et des deux côtés de l'Atlantique se développèrent des mouvements religieux, juifs et chrétiens, qui réimaginaient la victoire spirituelle comme étant à la portée de tous les croyants et non de quelques élus.

Cette jeune génération devint le protagoniste de la seconde vague de révolutions qui incluait à la fois la continuation de mouvements révolutionnaires préexistants et l'extension de l'agitation politique dans de nouvelles régions. En 1804, Haïti déclare son indépendance et consolide son gouvernement national. En 1808, Napoléon, devenu empereur, envahit l'Espagne et renverse la monarchie espagnole. L'événement déclenche, en Amérique

espagnole, une crise politique qui va durer pendant presque deux décennies. Les Hispano-Américains inventent de nouvelles formes de gouvernement, ils prennent le pouvoir et déclarent leur indépendance. Entre 1806 et 1814, les armées et la diplomatie française imposent des changements politiques majeurs partout en Europe jusqu'en Pologne. La restauration de la monarchie en 1815, après la chute de Napoléon, inaugure certes un large retour au gouvernement monarchique en Europe mais pas à l'ancien régime. Sur le continent américain, les États indépendants continuent d'évoluer rapidement, avec notamment l'extension radicale du droit de vote, des attaques contre l'esclavage et la création de nouvelles institutions. Ces transformations atteignent leur apogée au début des années 1820, date à laquelle presque toute l'Amérique espagnole a obtenu son indépendance.

Ayant pris l'habitude de partager des espaces sociaux et culturels, les révolutionnaires post-1800 issus des élites et des classes populaires sont beaucoup plus à l'aise que leurs aînés pour prendre part à des mouvements politiques recrutant dans toutes les couches de la société. Alors que les patriotes aristocratiques des années 1780 auraient trouvé déshonorant ou peu recommandable de s'associer trop étroitement à d'autres révolutionnaires plus populaires, cette stigmatisation avait largement diminué en 1820. L'acceptation de la mobilité sociale permettait aux activistes de condition modeste d'accéder à la tête des mouvements, et à ceux issus des élites de les accepter ou de les coopter. Les leaders populaires devinrent de plus en plus nombreux et éminents après 1800. La mobilité forçait aussi les élites à accorder davantage d'attention aux demandes venues d'« en bas ». Leurs chefs, conscients que leur position n'était plus immuable, géraient activement leurs coalitions. Tout ceci contribua à nourrir des mobilisations politiques qui furent, dans l'ensemble, beaucoup plus durables et amples que celles d'avant 1800.

Tel un soc plus élaboré, ces mobilisations post-1800 pouvaient labourer le sol politique plus en profondeur et accomplir des changements impossibles auparavant. Cela se manifesta dans les nouvelles formes durables de vie politique qui émergèrent alors. Aux États-Unis, les partis politiques se stabilisèrent. Saint-Domingue et l'Europe occidentale acquirent leurs premiers régimes politiques stables depuis 1789. En Amérique espagnole, où la révolution avait été auparavant entravée, de nouvelles entités politiques apparurent soudain, après 1808, à un rythme sans précédent. De nouveaux régimes introduisirent avec succès des réformes profondes, dont certaines qui avaient échoué auparavant, tels l'élargissement du corps électoral, des réformes de l'administration et de la loi, et l'abolition ou la limitation de l'esclavage.

La puissante mobilisation politique d'après 1800 pouvait prendre plusieurs directions. Alexis de Tocqueville, le grand observateur et théoricien français de la vie politique, le suggère dans un passage de *De la démocratie en Amérique* : « Je ne sais que deux manières de faire régner l'égalité dans le monde politique : il faut donner des droits à chaque citoyen, ou n'en donner à personne. [...] Il est donc très difficile d'apercevoir un terme moyen entre la souveraineté de tous et le pouvoir absolu d'un seul. » Tocqueville simplifiait la question à l'extrême en suggérant qu'il n'existait que deux options. En pratique, chaque État révolutionnaire choisit d'accorder des droits à certains et pas à d'autres, mais l'intuition de Tocqueville selon laquelle la politique de masse fondée sur l'idée d'égalité pouvait se développer dans des directions multiples est parfaitement correcte. Elle pouvait aboutir à des situations démocratiques dans lesquelles chaque individu détenait une part de la souveraineté ou, au contraire, devenir le fondement d'une tyrannie et de la domination d'un seul individu⁶.

Durant le premier quart du XIX^e siècle, beaucoup de mouvements révolutionnaires du monde atlantique prirent un tournant illibéral. Des monarchies et des empires nouveaux apparurent d'abord en France, sous Napoléon, puis dans le reste de l'Europe. Bien que formellement conservateurs, ces régimes de type monarchique avaient leurs propres projets révolutionnaires. Ainsi la monarchie néerlandaise, fondée en 1814-1815, modernisa les systèmes économique et politique des Pays-Bas. À Saint-Domingue, aux États-Unis et en Amérique espagnole, les mouvements politiques renforcèrent l'égalité pour la majorité, au détriment des minorités. Les esclaves, les libres de couleur et les autochtones furent expulsés du cercle magique du corps civique afin de permettre à l'égalité d'y régner. Dans beaucoup de régions, les progrès en matière de droits des femmes furent annulés : elles perdirent notamment le droit de vote ou le droit au divorce qu'elles avaient précédemment acquis. En résumé, les mouvements de masse qui se développèrent après 1800 accomplirent certains des plus grands rêves de la première période révolutionnaire, mais au prix de l'abandon ou de la trahison des autres.

AFIN DE RACONTER L'HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS ATLANTIQUES sur une période de six décennies, j'ai adopté une structure qui met chronologiquement l'accent sur des régions, des événements et des acteurs révolutionnaires clés. Le récit, qui commence à la période prérévolutionnaire et se termine dans les années 1820, parcourt le monde atlantique à mesure qu'il avance dans le temps. Dans chaque chapitre, j'ai fait des choix : quelle révolution mettre en relief ? Quel épisode analyser en détail ? Quel personnage placer

au premier plan ? Ces choix se fondent sur mon appréciation des moments qui sont les plus nécessaires et les plus éclairants pour comprendre l'ère révolutionnaire. Certains ne seront pas surprenants : les révolutions américaine, française, haïtienne et hispano-américaine sont chacune abondamment traitées. D'autres choix, dont mon attention au mouvement républicain à Gênes, au hassidisme, au protestantisme, ou aux révolutions monarchiques d'après 1820, pourront paraître inattendus. Ces mouvements plus marginaux éclairent des phénomènes plus larges et offrent des cas limites qui révèlent les frontières extérieures de processus révolutionnaires de grande ampleur⁷.

Si au fil des chapitres, le récit nous emmène d'un lieu à un autre, il reste pleinement focalisé sur la façon dont les révolutionnaires ont organisé les mouvements politiques, en particulier ceux qui faisaient fi des barrières entre les classes et les castes. Cela implique de consacrer une attention particulière aux mécanismes de l'organisation politique et de mettre à l'arrière-plan d'autres éléments de la politique révolutionnaire. Dans le cas de la Révolution française, par exemple, je consacre plus de temps à démêler comment les foules révolutionnaires se sont constituées, et comment elles ont interagi avec (ou contre) les clubs politiques dirigés par des *gentlemen*, qu'à traiter des subtilités des textes constitutionnels ou des stratégies fiscales de l'État révolutionnaire. En général, les constitutions et leur processus de rédaction, qui sont le plus souvent le produit de l'organisation politique que sa cause, restent en arrière-fond. Et si la guerre est un élément important du récit, les détails de haute stratégie ou des batailles individuelles sont laissés largement de côté.

Le champ géographique couvert par le livre est également limité : il comprend l'Amérique du Nord et du Sud, les Caraïbes et l'Europe. Je ne traite ni de l'Afrique ni de l'Amérique autochtone, cette large zone du continent américain encore à l'époque sous le pouvoir effectif de dirigeants autochtones. D'excellentes études récentes ont montré les spécificités du développement politique et culturel de ces régions durant la période. On ne peut ni ne doit les inclure sans cérémonie dans le cadre des révolutions atlantiques qui ont émergé des empires et des nations européennes et euro-américaines. De même, le livre tire profit de nouveaux travaux sur l'ère des révolutions dans les régions du Pacifique et de l'océan Indien, et il les complète, sans avoir la présomption de les inclure⁸.

Au fil des chapitres, j'ai associé trois méthodologies distinctes développées par les historiens pour étudier les visions du monde et les pratiques du passé. La première de ces approches est biographique. J'ai choisi un petit groupe d'individus dont j'étudie en détail le parcours et l'environnement politique. Quatre d'entre eux – John Adams, Louis-Augustin Bosc, Marie

Bunel et Maria Rivadeneyra – ont déjà été présentés. Les trois autres – John Quincy Adams, fils de John Adams ; Eudora Roland, la fille d'amis de Bosc ; et Joseph Bunel, l'époux de Marie – seront plus rapidement évoqués. Ces sept destins, quoique non représentatifs au sens strict du terme, permettent d'appréhender la politique de l'époque révolutionnaire à partir d'un large groupe social situé au milieu du spectre social. J'ai choisi des individus vivant dans des régions différentes et au sein de couches sociales assez variées : trois femmes et quatre hommes ; deux Nord-Américains, deux nés dans les Caraïbes ou en Amérique espagnole, et trois nés en Europe. Plusieurs étaient des personnes de couleur, ou intimement liés à des communautés de couleur. Cette diversité en fait de bons points d'entrée dans différents coins du monde révolutionnaire où vivaient des hommes et des femmes de différentes origines ethniques et nationalités. La plupart de ces sept personnages sont relativement peu connus, même des historiens, et aucun, à l'exception des Adams père et fils, n'a occupé de responsabilités politiques majeures⁹.

La seconde approche pour étudier le monde révolutionnaire consiste à examiner les pratiques de la vie collective et de la sociabilité : des foules dans les rues aux cafés et aux théâtres, des clubs aux réseaux de correspondants et aux communautés religieuses. Ces collectifs et ces communautés ont joué un rôle central dans le processus d'organisation politique. Plusieurs, notamment le café, le club politique et la foule urbaine, sont depuis longtemps reconnus comme des creusets de la formation des mouvements révolutionnaires. En examinant le fonctionnement de ces communautés et les règles, pour la plupart non écrites, selon lesquelles elles se sont constituées et se sont gouvernées, nous pouvons entrapercevoir les visions du monde partagées par leurs membres et voir comment elles ont évolué au fil du temps. Noter les variations locales visibles entre pratiques largement partagées – une foule à Boston ou à Cuzco, par exemple, n'avait pas le même aspect qu'à Paris – permet de distinguer les similitudes et les différences tout autour de l'Atlantique.

Les cultures littéraires, visuelles, musicales et matérielles peuvent être enfin utilisées comme troisième manière d'observer les changements sociaux et politiques. Au XVIII^e et au XIX^e siècle, les arts ont été les moteurs de la politique révolutionnaire. Les patriotes ont produit des gravures, des chansons, des vêtements et des accessoires, ainsi que des objets d'ameublement porteurs de messages politiques. Les productions artistiques sans programme politique évident peuvent s'avérer encore plus révélatrices. En effet, les artistes et les artisans sont des observateurs attentifs des changements du monde qui les entoure et des « vulgarisateurs » compétents. Certes les arts réfractent le monde par l'intermédiaire de leur moyen d'expression et on ne peut donc pas tracer de ligne directe entre l'objet et la réalité vécue, mais

lorsqu'on décrypte les créations artistiques en prenant en considération leurs propriétés formelles et le contexte social de leur production, elles comptent parmi les instruments les plus sensibles pour détecter les vibrations d'un séisme politique ou social en cours¹⁰.

ON PEUT TIRER DE CETTE HISTOIRE GÉNÉRATIONNELLE des révolutions atlantiques trois enseignements principaux qui peuvent aussi valoir pour le présent. Le premier est, simplement, qu'il ne faut pas s'attendre à ce que des changements politiques radicaux surviennent rapidement. On a longtemps eu tendance, en parlant de révolution, à se focaliser sur des tournants soi-disant brusques et sur des transformations spectaculaires. Cette propension à se concentrer sur des points d'inflexion n'a fait que s'approfondir avec la révolution numérique des trente dernières années, qui a réduit notre capacité d'attention et accrédité l'idée utopique que la technologie peut « tout » changer du jour au lendemain ou presque. Adhérer à ce fantasme de la révolution instantanée entraîne des conséquences significatives, dont la plus néfaste est de ne plus croire que le changement soit possible s'il ne se produit pas aussi rapidement qu'attendu.

L'histoire de l'ère des révolutions atlantiques, telle qu'elle est ici racontée, suggère une manière tout autre d'observer le changement révolutionnaire. À l'évidence, les révolutions du XVIII^e siècle et du début du XIX^e ont parfois provoqué des changements politiques rapides, voire brutaux. L'abolition des privilèges dans la nuit du 4 août 1789 en France ou la Déclaration d'indépendance américaine du 4 juillet 1776 en sont des exemples classiques. Mais il a généralement fallu du temps pour qu'un changement durable et profond – le type de changement qui rend cette période si importante – adienne. En six mois au début de l'année 1776, les Nord-Américains décident de quitter l'Empire britannique, mais il faudra sept ans à la Grande-Bretagne pour reconnaître la rupture, et des décennies avant que la nouvelle nation ne se sente en sécurité. Et en dépit de l'ampleur de la proclamation du 4 août votée par l'Assemblée nationale française, les effets de la fin de la « féodalité » ne se feront sentir que des années plus tard¹¹.

Le deuxième enseignement à tirer de cet ouvrage est que les historiens doivent repenser la place spéciale qu'ils accordent aux révolutions française et américaine dans l'histoire politique moderne. Ces révolutions ont souvent été saluées comme ayant inventé le modèle de l'État-nation stable, républicain et démocratique. Selon cette interprétation, les indépendances hispano-américaines et la Révolution haïtienne appartiennent à une seconde vague de révolutions « sud-atlantiques », plus autocratiques et moins stables¹². Cette

vision est difficile à défendre quand on situe l'ère des révolutions dans un cadre générationnel plus large, ainsi que je le propose ici. Il a certes existé des différences importantes entre les révolutions du nord et celles du sud du monde atlantique, mais il est plus frappant de constater que le schéma évolutif est le même. Les révolutions d'avant 1800 ont été radicales dans leur vision mais limitées par le poids des cultures de l'ancien régime. Les coalitions révolutionnaires de cette période, y compris en France et en Amérique du Nord, ont été fragiles et instables. Ce sont les mouvements révolutionnaires post-1800, impulsés par une nouvelle génération, dont la vision sociale était moins rigide, qui ont consolidé les résultats révolutionnaires de la première phase, bien qu'avec une tendance illibérale significative.

En troisième lieu, cet ouvrage propose une histoire anti-exceptionnaliste de l'ère des révolutions. « L'exceptionnalisme », l'idée selon laquelle une des révolutions de la période a revêtu une importance particulière, ou qu'elle a été singulièrement transformatrice, a constamment accompagné l'histoire révolutionnaire depuis ses premiers jours. Du *xix^e* siècle à la fin du *xx^e*, ces présupposés exceptionnalistes ont généralement été positifs. Les historiens de la Révolution française ont affirmé que « leur » révolution était, pour reprendre les termes d'un de leurs plus éminents représentants, la seule « vraie » révolution du *xviii^e* siècle. Les historiens de la Révolution américaine n'ont pas été moins enclins à affirmer la centralité de la leur « dans le long développement de l'histoire mondiale » et à déclarer qu'elle avait « transformé l'Amérique en la nation la plus libérale, la plus démocratique et la plus moderne du monde ». Récemment, on a assisté à la diffusion surprenante d'interprétations exceptionnalistes négatives de la Révolution américaine. Ces récits, qui apportent un correctif important aux histoires hagiographiques qui ont circulé trop longtemps sans être questionnées, considèrent la fondation des États-Unis comme étant unique au sens négatif du terme, entachée qu'elle a été par l'imbrication des mouvements patriotes avec l'esclavage et le racisme¹³.

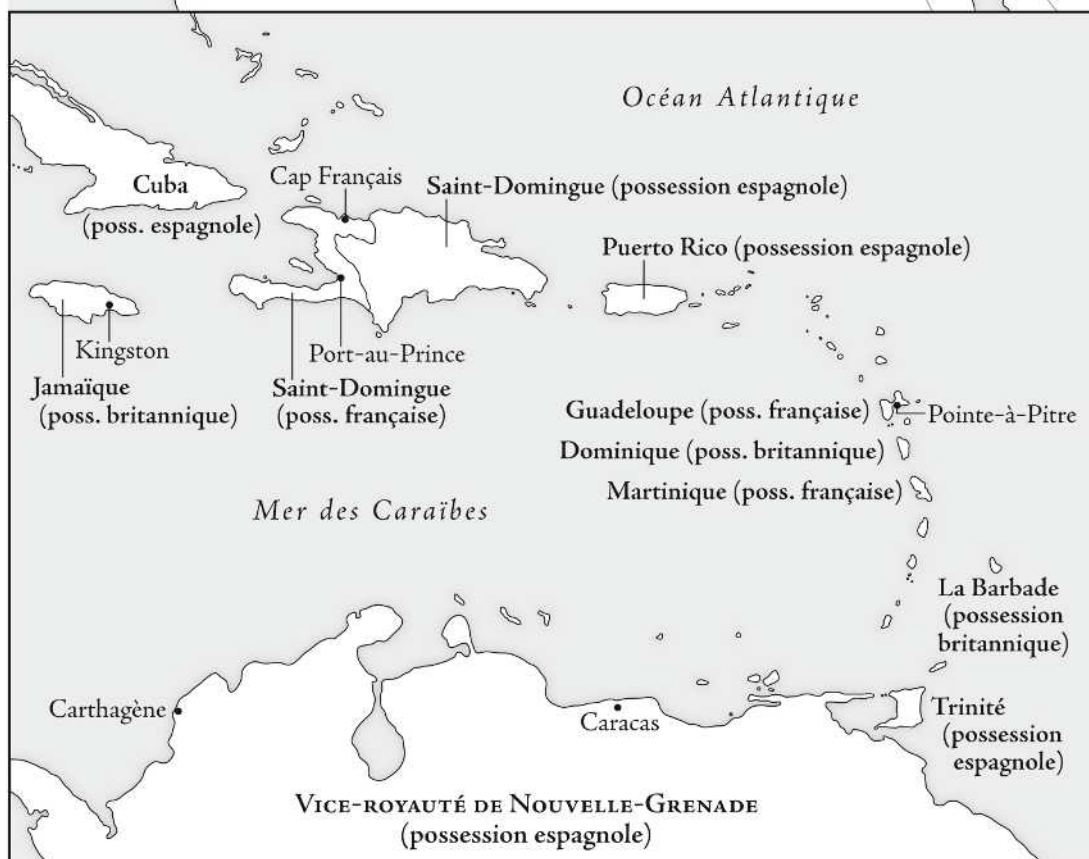
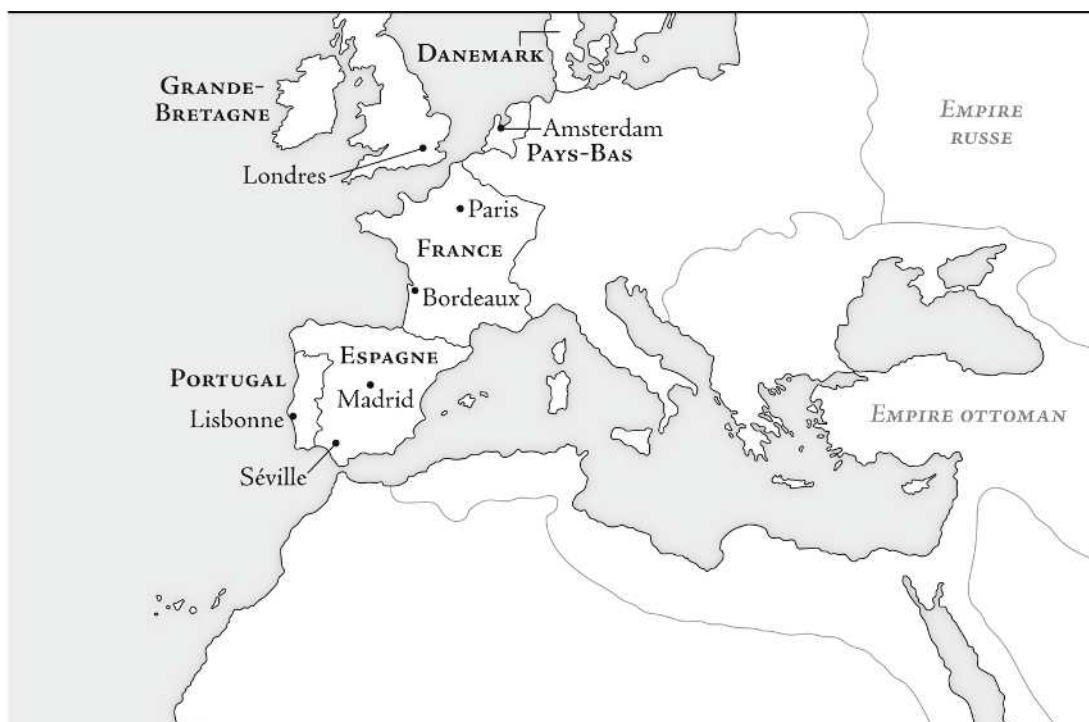
Une perspective générationnelle devrait nous amener à remettre en question toute version exceptionnaliste de l'ère révolutionnaire. Les révolutionnaires de la fin du *xviii^e* siècle et du début du *xix^e* siècle étaient certainement en lutte pour créer un monde nouveau, mais pour rendre leurs idées concrètes, pour leur donner réalité, ils devaient agir par l'intermédiaire de pratiques quotidiennes : se déplacer, écrire, prier, manger. L'alliance inévitable de la théorie et de la pratique, de la vision et de la réalité, signifie qu'en tous les lieux dont la révolution s'est emparée durant ces soixante années, les formes fantomatiques des anciennes pratiques ont persisté à l'intérieur du corps de la nouvelle organisation politique. La Révolution américaine a été

Introduction

hantée sans aucun doute par le spectre de l'esclavage et du préjugé racial. Chacune des révolutions de cette époque a été poursuivie par l'ombre de son propre ancien régime, par les habitudes de ses protagonistes et la façon dont ils appréhendaient le monde. Cette tension, qui demeure tangible, ne peut sans doute pas être résolue. Elle est une fissure au cœur des fondations que les révolutions atlantiques ont posées et sur lesquelles s'élève notre monde politique moderne.

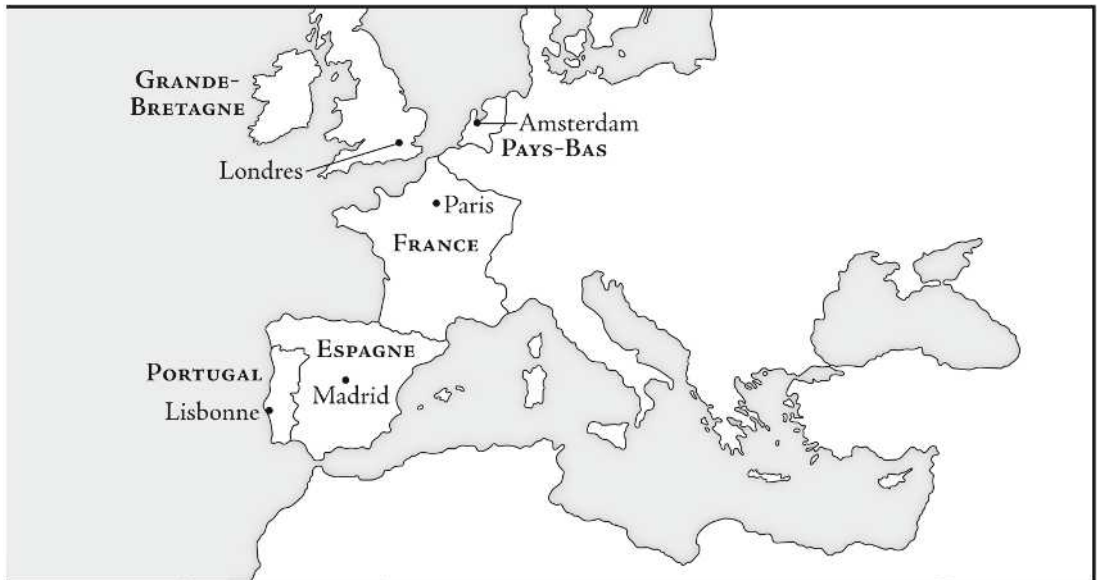


Les empires atlantiques, vers 1763





Les indépendances américaines, vers 1825



PARTIE I

Le poids de l'ancien régime

1760-1783

CHAPITRE 1

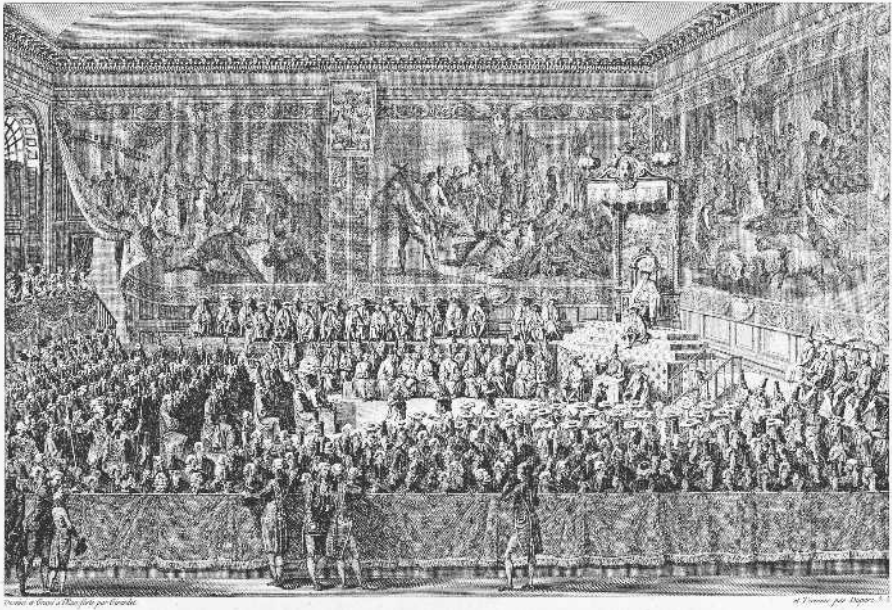
Un monde de hiérarchies

Le monde atlantique



MARDI 12 MARS 1776. Les présidents et conseillers du parlement de Paris, revêtus de leurs longs manteaux d'apparat écarlates, entrent en procession dans une vaste salle du château de Versailles. Dans un angle s'élève un grand trône sur une estrade spécialement construite pour l'occasion, recouverte d'un tapis fleurdelysé. Les conseillers et les présidents prennent place sur des bancs qui s'étendent depuis le trône et occupent pratiquement tout l'espace de la salle¹.

À l'heure dite, les présidents du Parlement se lèvent et se dirigent vers la porte, accompagnés d'huissiers et de hérauts, pour accueillir le roi. Ce dernier arrive, précédé des princes du sang et suivi d'une procession de gouverneurs et lieutenants généraux des provinces, et de chevaliers. Au centre de la salle, deux huissiers et six hérauts portant leur masse s'agenouillent. En dernier entre le garde des Sceaux, le grand officier chargé de l'administration judiciaire du royaume².



*Un lit de justice dans les années 1780. Gravure d'Abraham Girardet.
Avec l'aimable autorisation du musée Carnavalet.*

Ce spectacle majestueux, grandiose même selon les coutumes de l'époque, mettait en scène un ordre politique prétendument intemporel. Dans cette version idéalisée de la monarchie française, chaque personne et chaque élément existaient de façon permanente à la place qui leur était assignée dans le cosmos politique. Les différences extrêmement fines de statut exprimées par ce cérémonial – qui entraînait quand, qui s'asseyait où – donnaient à voir un ordre politique dans lequel chaque personne occupait une position fixe autour du centre : le monarque lui-même.

Une fois assis, le roi ne prononce que quelques mots : « Je vous ai rassemblés pour vous faire connaître mes volontés : mon garde des Sceaux va vous les expliquer³. » C'est ce dernier qui annonce les commandements spectaculaires que le roi fait en ce jour. Après avoir observé la situation lamentable des pauvres de son royaume, le roi avait décidé de promulguer des édits qui reformeraient tous les aspects de la société française : abolition des corvées de travail obligatoires pour les paysans, autorisation de la libre circulation des grains et dissolution des « communautés d'arts et métiers », telles les corporations.

Les membres du Parlement, l'une des puissantes cours souveraines du royaume, s'opposent alors aux commandements du roi. Le premier président